

Notions associées : la puissance / la force / la justice / l'autorité

**Machiavel** : Machiavel se demande comment la cruauté du prince, qui en général est l'objet du mécontentement populaire, de la rébellion et de l'échec politique, peut être conciliée avec un pouvoir sans faille. Sa réponse est que les cruautés doivent être « commises toutes à la fois », pour que l'« amertume » n'en soit pas trop persistante dans le peuple, et pour avoir toujours de l'avance sur la nécessité. Les princes doivent à la fois être craints et aimés. « Comment obtenir le pouvoir et le conserver ? » Il ne s'agit pas de se référer à des valeurs morales transcendantes comme le faisait Platon dans *La République*, ni de poursuivre une utopie. La politique doit s'exercer en tenant compte des réalités concrètes, ce qui fait nécessairement passer la morale au second plan, et d'une marge de liberté entre la contingence de l'histoire (la *fortuna*) et le caractère cyclique et éternel de celle-ci.

**Rousseau (Le Contrat social)** « Le souverain, qui n'est qu'un être collectif, ne peut être représenté que par lui-même ; le pouvoir peut bien se transmettre, mais non pas la volonté. Parce qu'il est un être collectif, le souverain ne peut être représenté par des particuliers sans perdre sa généralité, et parce qu'il est essentiellement une volonté, nul ne peut vouloir en lieu et place du peuple souverain. La volonté générale est donc doublement irréprésentable : en tant que volonté et en tant qu'elle est générale. Le second motif peut être qualifié de motif « technique » : toute représentation simplifiée et réduit les différences de sorte que la décision d'un conseil représentatif est moins générale que celle d'une assemblée où tous sont comptés. Le premier motif mérite d'être étayé : un représentant est un fondé de *pouvoir*, non un fondé de *vouloir*. La représentation aiguise la distinction entre la volonté et la force de l'institution politique, donc entre le souverain et le gouvernement : « La Loi n'étant que la déclaration de la volonté générale, il est clair que dans la puissance législative le Peuple ne peut être représenté ; mais il peut et doit l'être dans la puissance exécutive, qui n'est que la force appliquée à la Loi. » L'impossibilité de représenter le souverain s'articule à la nécessité de représenter le peuple dans l'application des lois, car en cette partie, il n'y a plus ni volonté ni généralité, mais seulement exécution à des cas particuliers.

(<https://www.cairn.info/revue-les-etudes-philosophiques-2007-4-page-481.htm>)

Pascal : Justice force.

Il est juste que ce qui est juste soit suivi. Il est nécessaire que ce qui est le plus fort soit suivi.

La justice sans la force est impuissante. La force sans la justice est tyrannique.

La justice sans force est contredite parce qu'il y a toujours des méchants. La force sans la justice est accusée. Il faut donc mettre ensemble la justice et la force, et pour cela faire que ce qui est juste soit fort ou que ce qui est fort soit juste.

La justice est sujette à dispute. La force est très reconnaissable et sans dispute. Ainsi on n'a pu donner la force à la justice, parce que la force a contredit la justice, et a dit qu'elle était injuste, et a dit que c'était elle qui était juste.

Et ainsi ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste. »

### Nietzsche : le sur-homme qui doit exercer sa force sur les faibles

la volonté de puissance – ou plutôt la volonté de pouvoir (*Wille zur Macht* – j'explique ci-dessous pourquoi je préfère « pouvoir » à « puissance »). Quand Nietzsche définit la volonté de pouvoir et ses conséquences en tant que « *premier fait de toute histoire* », cela ne veut pas simplement dire que cette volonté est le *contenu* principal de l'histoire dans le bon sens (i.e., de la « généalogie »). La volonté de pouvoir est une molécule de l'histoire – un moment de son effectuation et, en même temps, de l'opposition par rapport à elle. La volonté de pouvoir est historique dans le sens essentiel, pas accidentel. L'histoire est son objet : la possession d'une chose et la domination sur elle se développent toutes les deux dans l'horizon de sa naissance et de sa destruction – mais également dans l'horizon de la naissance ou de la destruction du sujet lui-même (pouvoir implique identification). La volonté de pouvoir, Nietzsche le souligne régulièrement, est un risque. Le pouvoir constitue un danger. Il faut donc entendre ce concept central de la philosophie nietzschéenne dans le sens de Machiavel : un jeu compétitif avec la force périlleuse de l'histoire à la recherche d'un moment heureux. C'est seulement la maîtrise sur/de l'histoire (sur/de la fortune) ainsi entendue qui constitue le pouvoir véritable. (<https://www.cairn.info/revue-lignes1-2002-1-page-233.htm>)

La légende du roi Midas : pouvoir de transformer en or accordé par Dionysos / Bacchus.

Kant : morale du sujet transcendantal : si tu le peux, tu le dois. (impératif catégorique : La philosophie pratique de Kant, envisagée selon son évolution à l'intérieur même du programme philosophique kantien, serait alors philosophie d'une raison normative, la raison établissant d'elle-même, comme raison pratique pure, des *principes* pour évaluer [2][2] [Par la voix de l'impératif catégorique \(Fondements de la...](#) les effets des actions dont la matérialité s'atteste dans le monde : des principes à incidence normative donc, selon l'auteur, dont l'expression est « l'expression même de la liberté » (p. 25) – expression procédant d'un « même régime de rationalité » qui organise « les champs normatifs différents que sont l'éthique et le droit » (p. 26). Il est question de liberté et de normativité.

La liberté se disant d'un « pouvoir de commencer par un état », pouvoir « dont la causalité ne se tient pas (...), selon la loi naturelle, sous une autre cause dans le temps » (<https://www.cairn.info/revue-archives-de-philosophie-2015-4-page-705.htm>)

### La Boétie

La Boétie s'étonne dans son traité de ce que les tyrans puissent non seulement arriver, mais se maintenir au pouvoir. En posant cette question, il en arrive à aborder la problématique de l'entourage du tyran. Au sein de la cour qui l'entoure, un certain nombre de personnes tirent profit de la situation de tyrannie en amassant les miettes de pouvoir qu'il leur distribue. Toutefois, la situation du courtisan est toujours très périlleuse, car plus il s'enrichit grâce aux largesses de son maître, plus il suscite la convoitise de ce dernier. A la fois produit et pilier du système tyrannique, le personnage du courtisan est au cœur d'une société pyramidale dans laquelle faveurs et défaveurs se construisent très vite. Paradoxalement, le tyran a besoin d'un entourage qu'il détruit pourtant, car la tyrannie engendre tôt ou tard une politique de la terre brûlée. C'est pourquoi il s'avère intéressant de s'interroger sur l'éthique du courtisan, autant que sur ses motivations : le courtisan a-t-il un naturel corrompu ? Le devient-il, par contamination ? Quelle est sa marge de manœuvre ? Quelle sera sa place dans un éventuel renversement du tyran ? La Boétie n'échappe pas à ces questions à travers lesquelles pointent les contradictions vitales autant que mortifères du pouvoir tyrannique, ainsi qu'une interrogation fondamentale sur la nature humaine et l'art politique.